



LES NONNES

et autres nouvelles

JACQUELINE LABONDE

Jacqueline Labonde

Les Nonnes
et autres nouvelles

© Jacqueline Labonde, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-2177-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un Amour différent

ATTENTION ! La vague revient, me submerge, m'envahit... Je serre les dents... Me retenir, ne pas hurler !... Depuis des heures, cette torture ! Ce ballet de blouses blanches, ces lumières comme au théâtre et cette douleur qui me laisse anéantie à chaque répit. Paul à côté de moi, son beau visage grave, marqué par l'inquiétude, et ce temps qui s'écoule avec une lenteur désespérante... La vague revient, monte, tord mes entrailles, tant pis, je hurle ma souffrance... Piqûre... Le noir... L'oubli...

Je plane à travers une brume de coton, je ressens une vague douleur ; peu à peu le brouillard s'éclaircit et je commence à distinguer, sur l'écran d'un mur blanc, la tache sanglante d'une gerbe de roses. De très loin, un vagissement me parvient couvert soudain par la voix de Paul ; non pas son habituelle voix chaude mais une voix étrangère froide et comme hostile. Enfin, je me souviens : la clinique, le bébé ! Ce mot a dû s'échapper de mes lèvres car quel qu'un me murmure : « Plus tard ! Il faut vous reposer... »

On nous a enfin mis en présence, après m'avoir longuement expliqué, avec des mots choisis, que tu n'étais pas un bébé comme les autres et que tu ne le serais jamais. On m'avait bien préparée, en me disant que je risquais d'être choquée par ton visage mais que tu devrais t'arranger un peu en grandissant, enfin on t'avait avec répugnance déposé dans mes bras... Dieu que tu étais laid mon pauvre amour ! Avec ce visage de petit porc, ces yeux globuleux et cette bouche tordue et souillée ! Mais pourquoi alors qu'horreur et répulsion auraient dû m'envahir, pourquoi cette marée d'amour qui me submerge ? Du plus profond de moi, monte un chant de bonheur et d'espoir. Tu es là, bien vivant, mon tout petit « pas pareil », mon enfant, mon amour, et je t'aime ! Alors mes bras se referment jalousement sur toi et le monde alentour cesse d'exister.

Temps privilégié ! Trêve avant les premiers combats ! Un bébé, même différent des autres, reste toujours un bébé avec des couches, des biberons et des câlins... Douceur ineffable de l'après-tétée, quand tu reposes contre mon sein, petit animal repu et apaisé... Que m'importe que tes pleurs ressemblent souvent à des grognements, tu ne me parais plus aussi laid puisque pour moi, depuis le

premier instant, tu as pris le visage de l'amour. Bien sûr, il y a le regard des infirmières, bien sûr je n'ai pratiquement pas de visites, bien sûr Paul t'ignore, me couvre de fleurs et de paroles lénifiantes... Bientôt, il faudra quitter le cocon protecteur de la clinique, affronter la vie à trois, les autres. En serai-je capable ?

Aujourd'hui nous fêtons tes deux ans. Quand je dis nous, c'est toi et moi, « en amoureux », seuls comme nous le sommes de plus en plus souvent dans notre bulle d'amour. Paul plaide beaucoup en province, sort seul le soir et rentre tard, les yeux battus. Des relents de parfum et d'alcool imprègnent ses vêtements mais je ne lui fais aucun reproche. Il ne parle plus de l'institut spécialisé où il voulait te placer depuis que je l'ai menacé de m'enfuir avec toi.

Moi, je t'aime à temps complet ; je vis de ta vie végétative. Ma journée commence avec ton lever, se poursuit au rythme de tes repas, de ton bain, de nos jeux. Les autres te prennent pour un légume, moi je sais que tu es autre chose mais je suis la seule à te voir vraiment, à te comprendre et surtout à t'aimer. Je voudrais me fondre en toi, me glisser dans ton corps sans grâce, respirer par ta pauvre bouche, toujours souillée, ne faire plus qu'une avec toi, mon enfant, mon amour...

Paul s'est éloigné peu à peu ; il n'a jamais fait l'effort d'apprendre à t'aimer. Tu l'effrayes et tu lui fais honte. Comment lui, cet homme brillant, avocat de renom, a-t-il pu concevoir cet enfant ? et, surtout, comment moi ai-je pu changer à ce point, ne plus m'intéresser qu'à cette larve, le seul échec de sa vie si réussie ?

Alors nous cohabitons, comme deux étrangers extrêmement polis ; lui fait partie du monde des gens normaux, moi je vis dans le nôtre...

Curieusement, je ne souffre pas de son éloignement ; tu me suffis, comme je te suffis et pour moi le monde se réduit à nous deux, à cet amour qui est devenu ma raison d'exister.

Parfois, je songe à ce qu'était ma vie avant toi : j'avais un travail intéressant, je voyageais souvent. Et puis, il y avait les week-ends à la campagne, les dîners en ville, l'amour avec Paul... Comme tout cela me paraît vain lorsque je te regarde ! Ai-je vraiment été cette femme ? Maintenant je vis en jean et baskets, je ne me maquille plus, je n'ai plus le temps. Tu me manges toute, et moi j'ai toujours peur de ne pas te donner assez de temps, d'amour...

Le vide s'est fait peu à peu autour de ce qui était notre couple. Je n'ai plus mes parents et ceux de Paul ne m'ont jamais acceptée ; ils ne lui ont pas pardonné d'avoir épousé une petite étudiante sans un sou. Quant à nos relations mondaines ! Que tu les fasses fuir je le comprends, mais les autres ! Le plus difficile à accepter a été la dérobade de Caroline. Caroline, c'était mon amie de toujours, nous avions tout partagé : les goûters à la maternelle, la table de neuf, nos premiers flirts et nos grands chagrins d'amour. Même depuis mon mariage avec Paul nous étions demeurées inséparables. À elle aussi, pourtant fine et intelligente, tu fais peur. Alors, elle m'évite, passe en coup de vent, te jette un regard apitoyé, m'inonde d'un flot de paroles, s'enfuit soulagée et, semble-t-il, la conscience tranquille ! Dire que j'ai cru si longtemps qu'une telle amitié était indestructible. Pourquoi, elle aussi, se refuse-t-elle à partager avec moi cette aventure terrible et extraordinaire un enfant pas comme les autres ?

Dans la journée la solitude ne me pèse pas, tu m'occupes beaucoup et nous vivons très bien, toi et moi, loin du regard des autres.

Parfois le soir, lorsque je suis trop lasse, l'angoisse m'étreint. Et si je n'étais plus là, que deviendrais-tu ? Que sera ta vie plus tard ? Les questions m'assaillent, alors je me verse un verre, puis deux, parfois trois, l'angoisse s'apaise ; je te prends contre moi, te chante une berceuse. Tu te calmes aussi et, peu à peu, la paix revient en moi.

Aujourd'hui, j'ai eu une longue conversation avec Xavier, notre médecin et ami qui te soigne pour tes maladies bénignes, alors que tu es suivi à l'hôpital pour le reste. J'ai une totale confiance en lui car je sais qu'il t'aime et qu'il comprend ce lien si particulier qui nous unit. Tu l'as adopté et tu l'accueilles toujours avec les petits cris inarticulés que tu pousses quand tu es content. Au terme de deux heures de discussion animée, il est parvenu à me faire comprendre qu'il était temps de te sortir de notre cocon d'amour, que tu avais aussi besoin des autres.

Tu as six ans, maintenant, nous savons que tu ne progresseras plus guère. Tu marches difficilement, ne parles que par cris et grognements, tu n'es pas propre et tu t'alimentes comme un bébé. Tu aimes le chaud, le rouge et la musique, tu détestes les promenades et les visages inconnus. Xavier a gagné. Il a réussi à me faire accepter l'idée de te laisser quelques heures par jour dans un établissement

spécialisé qu'il connaît bien. Il me promet que l'on s'occupera parfaitement de toi et que tu ne pourras que t'épanouir et progresser au contact d'autres enfants dans ton cas. Je dois tenter cette démarche, je le sais, même si mon cœur se déchire à l'idée de te confier à d'autres, moi qui ne t'ai jamais quitté depuis ta naissance.

L'établissement est clair et gai, les infirmières douces et souriantes. Depuis ce matin, tu es nerveux et agité. J'ai eu beaucoup de mal à t'habiller et tu as gémi pendant tout le trajet.

Le moment est venu, je dois te quitter. Toutes mes ruses de départ « en douce » sont restées vaines et c'est un paquet hurlant et écumant que je dois laisser dans les bras de l'éducatrice, alors que je m'enfuis, les nerfs et le cœur à vif.

J'ai passé la journée terrée dans ta chambre, ton ours favori dans les bras, une bouteille de whisky à portée de main. Une heure plus tôt que prévu, je me précipite là-bas, vacillante, et te retrouve, pauvre petit tas hurlant, le visage boursoufflé de larmes. Je t'emporte comme une folle, serré dans mes bras. Vite, la maison, ta chambre, notre refuge, je te caresse comme un petit animal, te berce d'une litanie de tendresses. Enfin, ton corps crispé se détend, tes hoquets s'apaisent... C'est fini, tu ne retourneras plus jamais là-bas, je te le jure, mon pauvre amour !

Le climat se dégrade de plus en plus entre Paul et moi. Il ne m'a pas pardonné d'avoir refusé de te conduire à nouveau dans cet établissement, malgré ses instances et celles de Xavier. Je sais au fond qu'ils ont raison, mais une force profonde me pousse à tenir bon. Te ramener là-bas serait te trahir et, de plus, je me sais incapable de revivre ce calvaire.

Tu dors paisiblement après une journée assez calme et je me verse le premier verre de la soirée, lorsque Paul pénètre dans ma chambre, le visage dur et fermé. Il prend sa voix de ténor du barreau pour dresser son réquisitoire : je n'ai plus rien de la femme qu'il a aimée, et ne fais aucun effort pour rendre notre situation vivable. Lui, il a besoin d'une femme, d'une vraie, qui rie et fasse l'amour, qui soit coquette et brillante en société. L'épouse négligée à l'haleine souvent douteuse que je suis devenue ne l'intéresse plus. D'ailleurs ma seule et unique préoccupation est cette larve issue lui. Il pense donc qu'une séparation s'avère nécessaire pour le bien de tous.